

ÉQUIPAGE DU COMTE DE BEYNAC

A LA ROCHEFOUCAULD — CHARENTE

L'Équipage du comte Joseph de Beynac fut fondé par lui en 1882.

L'origine de ses chiens remonte à la célèbre race de Persac.

C'est en 1863, lors du fameux déplacement de chasse de Sa Grâce le duc de Beaufort, en Poitou, que le vicomte de la Besge fit don au comte de Beynac, père du veneur actuel, d'une chienne nommée « Sornette », dont ce dernier a toujours précieusement conservé le sang.

L'équipage se compose de trente-cinq bâtards anglo-poitevins, qui ont, comme leurs illustres ancêtres, l'amour de la chasse au plus haut point et sont doués d'un très grand train.

La meute se remonte par l'élevage et chasse le chevreuil dans les forêts de la Braconne, de Horte et bois avoisinants.

Moyenne des prises : trente-cinq animaux par saison.

La tenue est rouge avec parements de velours bleu, gilet et culotte bleus, bottes de vénerie.

Le bouton s'agrémenté d'une tête de loup se profilant dans une trompe à l'antique ; ces attributs soulignés par une bande-rolle portant l'inscription : « Limousin ».

Sardin, premier piqueux, et Saute-au-Bois, valet de chiens à pied, servent l'Équipage.

Ont le bouton : M. Pierre de Laurière, M. H. de Saint-Albin, M. Bernard de Reilhac, le commandant de la Bastide, le baron de la Bastide, M. Henry Geynet, le Commandant de Villemandy, M. Robert Teyssèdre, le comte P. de Rolland, MM. de Juglart, le baron Georges de Nexon, M. de la Ferrière, Lieutenant des Roches de Chassay.

Suivent : M^{me} de Laurière, M^{me} de la Ferrière, M^{me} de Saint-Albain, M^{me} Roux de Reilhac, M^{me} de James, marquis et marquise de Saluces, baronne de Ribérolle, comte de Causans, M. Cloquemin, comte de Roffignac, baron et baronne de Bellabre, M. et M^{me} des Roches de Chassay, M. et M^{me} de Laubarière, comte et comtesse de Lorgeril et MM. les Officiers de la garnison d'Angoulême.

Pendant la saison de 1925-1926, deux grands veneurs anglais, MM. Gordon Clarck, après avoir suivi plusieurs chasses de l'Équipage, ont publié dans une revue sportive anglaise leur admiration pour la façon de chasser des merveilleux descendants de « Persac » et exprimé leur surprise de la rapidité de leur train qui, d'après ces messieurs, est au moins égal à celui des chiens les plus vites d'Angleterre.

Le comte de Beynac est l'un des derniers veneurs de France qui, chassant encore actuellement, ait découplé jadis de façon suivie sur les loups.

Au cours de sa carrière, il prit près de soixante-dix louvarts dans les arrondissements de Nontron et de Saint-Yrieix et, gloire plus exceptionnelle encore, eut l'honneur de forcer un grand loup après une chasse à tout jamais célèbre de dix heures et demie d'affilée.

Cet exploit si rare, même dans les annales de l'ancienne Vénerie, mérite d'être conté depuis le début jusqu'à la fin et c'est à la plume de l'intrépide veneur lui-même que nous empruntons le récit qui va suivre :

« C'était en 1888, très exactement le 4 janvier, par temps de forte gelée.

« Je me trouvais en déplacement dans un petit bourg de la Dordogne, où je me rendais trois fois par saison pour y attaquer des sangliers.

« Ce matin-là, contrairement à mes habitudes, car je faisais toujours le bois moi-même, j'avais envoyé mon piqueux avec deux bons limiers reconnaître certains boqueteaux où nous avions connaissance de sangliers.

« Vers 7 heures du matin, environ, je me trouvais à côté de la meute et non loin encore de mon homme, quand soudain ses deux limiers poussèrent de vigoureux récris, ce qu'ils ne faisaient jamais sur les sangliers.

« Presque au même instant et à mon extrême surprise, je vis un grand loup se dérobant de l'épais fourré d'ajoncs, qui terminait la suite des boqueteaux de mon côté.

« En l'apercevant, les chiens maintenus à la harde se mirent à tirer tant qu'ils purent sur la corde en poussant des clameurs farouches.

« Leur attitude, d'ailleurs, fut loin de m'étonner, car, durant le mois d'octobre, ils avaient déjà étranglé six louvarts et se trouvaient donc très en curée.

« Le loup hésita l'espace de quelques secondes puis, prenant son parti entre les limiers et la meute, s'embarqua au galop dans une lande rase à moins de 100 mètres sous mes yeux.

« Je découplai aussitôt et les chiens, chargeant à vue, disparurent bientôt au fond d'un petit ravin.

« Immédiatement, j'étais à cheval et, après avoir franchi le cours d'eau qui coulait au fond du ravin, j'arrivai juste à temps pour rejoindre mes chiens, alors qu'ils retraversaient ce même cours d'eau presque au derrière de leur grand loup.

« Sur les escarpements opposés, la menée devint extrêmement sévère, mais, grâce à ma connaissance parfaite des lieux, je pus me maintenir à la hauteur des chiens jusqu'à leur arrivée dans une petite forêt, située sur les confins de la Dordogne et de la Corrèze.

« L'animal se fit battre une bonne heure dans ces ronciers, après quoi il prit un grand parti à travers des landes coupées de boqueteaux qui m'étaient totalement inconnues.

« Au bout de ce long débucher qui n'avait pas duré moins de dix heures, je reconnus enfin des bois situés dans la Haute-Vienne, bois que je connaissais pour y avoir pris jadis quelques louvarts.

« Arrêté à la lisière d'une sapinière, j'entendis de loin mon loup soufflant comme une locomotive de train de marchandises peinant en rampe et se rapprochant lentement de moi.

« Espérant tirer, je mis vivement pied à terre, mais l'animal, m'ayant vu ou éventé, rebroussa chemin.

« A ce moment, les chiens étaient environ à 250 mètres de lui.

« Il y avait dix heures que nous l'avions attaqué. Le jour commençait à baisser rapidement et je me demandais avec une grande anxiété s'il ne serait pas plus sage de couper mes chiens, plutôt que de les exposer à se perdre dans la nuit.

« Néanmoins je ne pus résister au désir de remonter à cheval

et, suivant de très près, j'aperçus mon loup buvant au bord d'un large ruisseau.

« A mon approche, il se jeta à la nage. Ayant de l'eau jusqu'au-dessus des quartiers de ma selle, je le suivis résolument.

« Tandis que je barbotais ainsi, mes chiens me dépassèrent, et alors il me fut donné de contempler un spectacle tel que jamais, peut-être, aucun de mes confrères en saint Hubert n'en vit de semblable.

« En plein découvert, le loup gravissait très lentement au pas une pente aride et escarpée.

« Sur les vingt-huit chiens que j'avais découplés, vingt-trois se trouvaient là, le suivant, le dépassant, l'entourant de toute part, sans cesser de l'aboyer malgré ses dents menaçantes.

« Au surplus, comme pour dramatiser encore la scène, un petit cimetière de campagne entièrement délabré et dont le mur d'enceinte n'existait plus qu'à l'état de vestiges, se trouvait au sommet de la colline.

« Sans se soucier du lieu, mon loup y pénétra et cette fois, dûment et loyalement forcé, s'arrêta vaincu sur la pierre d'un tombeau.

« Par leurs clameurs sourdes et profondes, mes vaillants Persac semblaient tinter son glas, tandis qu'aux alentours, déjà noyés dans la pénombre, vieillards, femmes et enfants, s'effrayaient d'entendre, là-haut, dans le vieux cimetière, ce qu'ils supposaient être des saturnales diaboliques.

« Descendu prestement de cheval, j'y mis fin par une balle bien placée au défaut de l'épaule et, au son de l'hallali, mon grand loup expira sur cette dalle funéraire, dernière demeure, j'espère, de quelque vieux veneur ! »

Dans la lettre d'envoi de cette relation homérique, le comte de Beynac signale modestement : « Je me suis lancé sans doute dans des détails superflus, mais je croyais, en les traçant, me retrouver à la queue de mes bons chiens d'alors. »

Gageons que des détails, personne ne se plaindra, mais qu'au contraire, on les trouvera trop brefs, pour cette chasse de dix heures à travers la Dordogne, la Haute-Vienne et aussi la Corrèze ; pour cette prise de grand loup que jalouseront les veneurs, qui les fera rêver, mais qu'aucun d'eux n'aura la gloire d'inscrire dans ses souvenirs, les grands vieux loups d'alors ayant, hélas ! à tout jamais vécu.